

COURCHESNE MALRAUX

LES AVENTURES DE KURT SCHWITTERS,
LE PLUS GRAND ARTISTE DE SA GÉNÉRATION



« Les tableaux de peinture Merz sont des œuvres d'art abstraites. En substance, le mot Merz signifie l'assemblage à des fins artistiques de tous les matériaux imaginables et, par principe, l'égalité de chacun de ces matériaux sur le plan technique. La peinture Merz se sert donc non seulement de la couleur et de la toile, du pinceau et de la palette, mais aussi de tous les matériaux que l'œil peut voir et de tous les outils qui peuvent s'avérer utiles. De ce point de vue, il importe peu qu'à l'origine les matériaux utilisés aient ou n'aient pas été conçus à d'autres fins. La roue d'une voiture d'enfant, un treillis métallique, de la ficelle ou de la ouate sont des éléments de valeur égale à la couleur. L'artiste crée par le choix, la disposition et la déformation des matériaux. »

« Ces quelques mots doivent faciliter l'approche de mon art à ceux qui sont sincèrement prêts à me suivre. Ils ne seront pas trop nombreux. Les autres accueilleront mes travaux comme ils l'ont toujours fait quand du nouveau s'est présenté : avec des cris d'indignation et des insultes. »

- Kurt Schwitters, *La peinture Merz* (1919)

Helma

Il devait être un peu plus de quatre heures de l'après-midi lorsque tu es enfin sorti du Merzbau. Tu avais passé toute la journée à travailler sur divers projets. Tu pouvais parfois rester enfermé beaucoup plus tard, mais, aujourd'hui, tu avais des courses à faire et ton endroit préféré allait bientôt fermer.

J'ai été surprise quand tu m'as dit que tu voulais que je vienne avec toi. D'habitude, tu te rendais toujours seul là-bas. Mais tu m'as dit que je te manquais, et que tu avais envie me montrer un peu à quoi ton monde ressemblait quand je n'étais pas là.

Nous habitons au 5, rue Waldhausen. C'était en périphérie de Hanovre et tout près de la forêt. Nous aurions pu aller à ton endroit en bicyclette ou en tramway, mais tu préférerais t'y rendre à pied. Tu adorais les longues promenades. Ça t'aidait à réfléchir.

C'était difficile de discuter avec toi, car ton attention était toujours portée vers le sol. Tu ne pouvais pas marcher autrement qu'en regardant tes pieds. Toutes les dix minutes, je devais m'arrêter pour t'attendre parce que tu avais découvert un objet intéressant, comme un paquet de cigarettes vide ou une petite pierre aux couleurs vives. À chaque fois, tu observais ta trouvaille en te demandant si cela valait la peine de la conserver. Honnêtement, je ne sais pas pourquoi tu prenais autant de temps pour te poser la question : tu gardais *toujours* les objets que tu ramassais.

La ville était en reconstruction. Tu t'es arrêté à côté d'un pâté de maisons sur le point d'être démoli. Deux contremaîtres supervisaient les travaux. Tu leur as demandé pourquoi la rangée complète d'habitations devait être détruite alors qu'il y avait au moins une façade ou deux dans le lot qui auraient pu encore servir. Ils t'ont répondu que c'était plus simple ainsi. Même les bâtiments qui pouvaient être sauvés avaient été grandement abimés. C'était plus facile de tout raser.

Tu as commencé à les injurier en leur expliquant que ce n'était pas comme ça qu'on planifiait l'architecture urbaine. Il fallait que l'ancien et le nouveau cohabitent, ne détruire que les

parties les plus gênantes pour que la ville devienne de plus en plus belle. Ils t'ont dit qu'ils ne pouvaient rien faire et tu es parti en agitant les bras.

Partout dans les rues, on voyait des gens faire le ménage. Ils passaient le balai et tu venais fouiller les tas de poussière pour vérifier s'il n'y avait pas quelque chose d'intéressant. Tu as vu un homme sortir de chez lui avec un tas de journaux et tu lui as demandé si tu pouvais lui en prendre quelques-uns. Sans attendre sa réponse, tu as agrippé le premier exemplaire sur le dessus de la pile.

Le titre parlait de la révolte spartakiste. Tu as commencé à lui pointer certaines lettres pour lui montrer comment elles étaient bien dessinées. Ça ne lui a pas plu. Il t'a repris le journal des mains avant de repartir. Il valait probablement mieux qu'on s'en aille.

Après encore vingt minutes de marche, nous sommes finalement arrivés à destination : la décharge municipale.

Un employé nous a accueillis. Tu lui as expliqué que tu venais récupérer des matériaux pour tes œuvres d'art. Il a répondu qu'il n'y avait rien ici et que le magasin de peinture était à côté.

Tu lui as dit qu'il se trompait, qu'il y avait plein de trésors à ramasser. Puis, tu t'es dirigé vers la montagne d'ordures la plus proche et tu as commencé à fouiller. Tu avais exactement le même regard que lorsque je t'amenais au musée. Sauf qu'ici, tu pouvais repartir avec les œuvres que tu aimais.

Tu as trouvé un morceau de bois qui avait la forme d'un grand H et tu t'es mis à sauter de joie en me regardant :

— C'est comme toi! H pour Helma! Est-ce que tu penses qu'il serait heureux de venir avec nous? J'aurais un endroit parfait pour lui dans le Merzbau.

Je t'ai demandé pourquoi ça le dérangerait de nous suivre et tu m'as répondu :

— Il y en a un autre en forme de grand E juste à côté! Ça pourrait les rendre tristes si je les séparais...

Même moi je ne comprenais pas toujours comment les choses fonctionnaient dans ta tête. Mais je trouvais ça beau.

La guerre venait de finir. Tout le monde essayait d'oublier, de passer à autre chose. Et toi, tu étais là, parmi les ruines, à fouiller dans le passé des autres pour leur montrer ce qu'ils laissaient derrière.

Tu étais toujours émerveillé par les choses les plus banales. Et, quand j'étais avec toi, j'arrivais à l'être aussi.

Je t'ai proposé une solution et tu as tout de suite retrouvé le moral : au lieu de séparer les morceaux, nous allions les prendre tous les deux. Ainsi, ils allaient pouvoir rester ensemble pour toujours.

Au retour, nous avons pris le tramway. Les gens nous observaient d'un air étrange. Je tenais une pile de papiers déchirés et la moitié d'une roue de vélo. Tu transportais tes bouts de bois ainsi qu'un immense fil de fer enroulé autour de ton bras. Une dame s'est approchée pour nous prévenir que nous avions pris la ligne dans le mauvais sens et que la décharge était dans l'autre direction. Tu lui as répondu que c'était de là qu'on arrivait.

Ensuite, nous nous sommes regardés et, sans un mot, nous avons commencé à rire.

Il n'aurait pas fallu que ces gens-là voient ce que tu fabriquais avec tout ça chez nous. Les pauvres, ils auraient été encore plus confus...

Kurt

Des pièces de monnaie, des statuettes, des bouts de bois, des branches de sapin, des soldats de plomb, une boîte de thé, des briquets,

et une rangée de bouteilles de vin vides dans le fond d'une étagère, pour me rappeler que papa était alcoolique et qu'il ne faut pas que ça m'arrive.

Peut-être autant de maquettes de voitures, des tubes de peinture, des crayons, des coquillages, des enveloppes de tisane, des lunettes cassées, un dé,

et un grand mobile blanc qui flotte dans les airs juste au niveau des yeux, avec ses aiguilles, ses bouts pointus et sa petite plume.

Un verre brisé, du verre brisé, des objets verts, un chausson, des sachets de sucre, de sel, de café, des macarons, des allumettes, des bougies, des boutons, des boîtes à magie, un bloc de plâtre, des sous-verres,

et la plus haute montagne d'or des fous, caché dans un coffre au trésor dont le loquet est un hibou.

Les gens se moquent de moi parfois : quand on entre dans mon atelier au sous-sol, on ne voit plus les murs tant ils sont recouverts de choses. Partout, j'ai créé d'immenses colonnes de bois et de plâtre qui vont jusqu'au plafond. J'ai relié chacune d'entre elles avec des fils de fer et j'ai collé sur l'ensemble tout ce qui avait encore un sens.

C'est rassurant, les objets. Ils ne bougent pas. Ils restent là où on les a mis. Ils m'apportent un contrôle que je ne trouvais pas ailleurs.

Je n'ai jamais eu beaucoup de mémoire. Quand Gerd est décédé, ma plus grande peur a été d'oublier son visage. Puis, j'ai réalisé que, lorsque je regardais sa doudou, ses traits me revenaient à l'esprit sans effort. Je touchais son berceau, et je me souvenais avec autant d'aisance des moments où Helma et moi le bordions. Je prenais sa poupée et je revoyais ses mains tentant péniblement de s'accrocher à la petite chose.

Mon premier réflexe a été de faire une sculpture. J'avais depuis longtemps une pratique artistique qui consistait à faire des collages à partir de matériaux recyclés. J'appelais ça « Merz » (un mot qui ne voulait rien dire et que j'avais inventé par hasard en découpant la syllabe d'un autre mot dans le journal). Débris et détritrus de toutes sortes, je rêvais de prendre tout ce qui avait déjà vécu pour lui donner une vie nouvelle. Certainement, je pouvais trouver une place pour Gerd là-dedans.

Au centre de mon atelier, j'ai installé un socle sur lequel j'ai collé tout ce qu'il nous restait de lui. J'ai ajouté des bouts de papier et, avec du plâtre, j'ai bâti des étages supplémentaires pour y déposer certains de ses jouets.

Après, j'ai fait une deuxième construction pour Helma sur le même principe : je prenais des objets qui évoquaient sa présence et les mettaient dans un coin de la pièce réservé à elle. Puis, Ernst est arrivé, et j'ai commencé à faire pareil pour lui. Et enfin, le bonheur est revenu dans la maison.

Je pouvais parfois passer des heures à regarder ces piles de trésors. Chaque bibelot ramenait son image, comme une touche de piano ramène sa note. En déplaçant mes yeux d'un souvenir à l'autre, je parvenais à créer dans ma tête une mélodie sur laquelle j'avais une parfaite maîtrise.

Soudainement, les choses que j'avais vécues n'étaient plus à risque d'être déformées par le temps. Je pouvais les organiser selon un certain ordre, à l'abri des oublis perpétuels. Les gens qui m'étaient proches, les aventures, même les rêves, tout ça allait garder sa place quelque part.

C'est parce que l'Histoire laisse des traces que les archéologues peuvent, un jour, témoigner de ce qui s'est passé. Les faits ne laissant aucune marque deviennent des mythes. Les peuples qui n'écrivent pas et dont les citées ont été anéanties n'ont, en fait, jamais existé.

C'était si amusant de conserver des souvenirs ainsi, il a fallu que je me mette à en trouver de plus en plus. J'ai commencé à faire des sculptures de tous mes amis afin de les garder auprès de moi. Je subtilisais tout ce qu'ils avaient essayé de jeter, comme ce bracelet brisé ou ce

brouillon de dessin manqué. Je m'appropriais les boutons qui étaient tombés de leur manteau et les tickets des spectacles que nous étions allés voir.

J'ai volé une brique complète du mur d'un bar une fois. À ma défense, rappelons que le mortier qui était censé la retenir encastrée s'était déjà effrité et qu'il suffisait d'à peine l'effleurer pour l'extraire (c'est faux, il m'a fallu plus d'une demi-heure pour parvenir à la sortir). Ça avait fait rire tout le monde (c'est faux, ils m'ont tous dit de la remettre à sa place). Je l'ai ramenée chez moi sans trop de problèmes (elle pesait deux tonnes et elle a fait un trou dans la poche de mon manteau). C'était une soirée magique...

Il n'y avait même plus besoin de *penser* à prendre quelque chose pour préserver un évènement. C'est l'objet qui faisait tout maintenant : il se lovait dans le creux de ma main, y faisait son nid, et il était déjà trop tard.

Pendant des mois, les objets ont continué à s'entasser de manière exponentielle. J'ai dû déménager mon atelier dans le corridor à côté pour leur laisser la place. Un jour, deux sculptures ont commencé à « pousser » ensemble jusqu'à ne devenir qu'une et ce fut le début. De plusieurs constructions Merz, nous avons finalement abouti à un seul Merzbau.

Lissitzky

« Mais, je ne saisis pas, m'écrivait Varvara, si tous ces objets font référence à des événements *qu'il* a vécus, comment s'attend-il à ce que, *nous*, on comprenne? »

La réponse à cette question était simple : Kurt nous racontait lui-même les détails et les histoires de *chaque* objet de son installation. Sophie Taeuber la décrivait comme « effroyablement belle »; ma Sophie à moi disait qu'elle était « incapable de tracer la ligne entre l'originalité et la folie ». J'étais d'accord avec les deux.

J'étais en visite à Hanovre avec Malévitch dans le cadre d'une exposition que ma Sophie organisait. Nous avons terminé les préparatifs pour l'ouverture du lendemain et nous nous apprêtions à sortir entre amis. Il ne manquait plus que Kurt et Helma. Nous sommes allés les rejoindre chez eux.

Sophie et moi savions à quoi nous attendre. Nous avons déjà vu la maison des Schwitters de nombreuses fois. Pour Malévitch par contre, c'était une première. Il était très intrigué par ce que Kurt construisait là. Je l'avais pourtant prévenu : quand on rentrerait, il pourrait regarder un peu, mais il ne fallait surtout pas poser de questions. C'était ça qui faisait démarrer Kurt.

Helma nous a ouvert la porte en souriant. Nous nous sommes fait la bise et elle nous a proposé de prendre un premier verre dans le salon avant de partir.

— Kurt n'est pas encore prêt. disait-elle.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Il est au sous-sol. Il est en train de jouer.

Kurt appelait « jouer » les moments de création intenses où la sueur commençait à lui couler du front tellement il ne pouvait plus s'arrêter. En tant qu'artistes, on comprenait tous un peu ces épisodes. J'ai regardé Malévitch et Sophie. On pouvait bien le laisser en profiter dix minutes.

Nous nous sommes dirigés vers le salon. En route, j'ai aperçu l'escalier qui menait au sous-sol : il y avait des bouts de bois et de plâtres de toutes les couleurs qui dépassaient.

Ça commençait à grimper vers les étages.

Nous avons discuté un long moment sans jamais voir Kurt. Helma l'avait mis au courant de notre présence et on pouvait parfois l'entendre clouer de nouvelles pièces à son ouvrage, mais il semblait trop absorbé dans ce qu'il faisait pour monter.

Après trois quarts d'heure sans nouvelles, Malévitch a fini par s'impatienter. Il est descendu au sous-sol et on l'a suivi.

Le Merzbau avait encore changé depuis la dernière fois que je l'avais visité. Il avait gagné autant en étendue qu'en hauteur. Il y avait maintenant une immense colonne au milieu. Elle était entourée par d'autres, plus petites, qui se rejoignaient au plafond en croisées d'ogives. À divers endroits, Kurt avait creusé des cavités qu'il appelait ses « grottes ». J'en comptais tout au plus une quarantaine et elles étaient remplies d'objets de toutes sortes.

Même si certaines de ces grottes semblaient profondes, on n'avait pas de difficulté à voir à l'intérieur : de partout dans la structure, le Merzbau rayonnait. J'ai pensé demander à Kurt d'où venait cette lumière, puis je me suis ravisé.

« Ne pas lui poser de questions. Sinon on ne sortira jamais d'ici. »

Kurt était installé à une table en train de décortiquer un appareil photo. Quand il s'est aperçu de notre présence, il a tout de suite laissé tomber son projet pour donner l'accolade à Malévitch. « Je suis content d'enfin voir à quoi ça ressemble chez toi! lui a dit ce dernier. Depuis le temps que tu m'en parles! »

Kurt semblait extrêmement troublé, comme si on venait de l'extirper d'un puits.

Sophie, Helma et moi l'avons salué à notre tour avant de lui proposer de prendre la route du pub. Kurt a attrapé son manteau (accroché sur une chaise plantée au milieu du mur) et nous nous sommes dirigés vers l'escalier pour remonter.

C'est là que c'est arrivé : à côté de ce dernier, juste à la hauteur des yeux, il y avait une minuscule cavité. Dans celle-ci, on retrouvait deux objets : une maquette de château, ainsi qu'un coffret rempli de pyrite. Ce dernier a attiré l'attention de Malévitch et, sans trop y penser, il a demandé ce que c'était.

Kurt s'est tourné vers la grotte que Malévitch observait. Lentement, j'ai vu son sourire grandir. Avant même qu'il ait répondu, j'ai su qu'il était trop tard.

— Ça? a tranquillement commencé Kurt. C'est le trésor des Nibelungen, avec ses merveilles scintillantes. Et, juste à côté, c'est la maison de Kyffhauser, avec sa table de pierre.

Il a continué en pointant d'autres cavités :

— Et ça, ici, c'est la grotte goethéenne, avec une jambe de Goethe en guise de relique et ses crayons usés presque jusqu'au bout par la poésie.

Plus il parlait, plus son débit de voix s'accélérait :

— Ici, la « ville d'union du personnel » de Braunschweig-Lüneburg, engloutie avec des maisons de Weimar réalisées par Feininger, la publicité pour la lessive Persil et le sigle de la ville de Karlsruhe dont j'ai réalisé le projet, la région de la Ruhr avec de la vraie lignite et du vrai coke de gaz, l'exposition d'art avec des peintures et des sculptures de Michel-Ange et de moi-même dont l'unique visiteur est un chien avec sa queue en panache qui joue du piano, mais toujours le même air...

Il n'y avait plus rien à faire maintenant. Pendant ce qui a semblé être une éternité, Kurt s'est mis à nous expliquer en détail ce que signifiait chaque partie de sa construction. Les grottes servaient de méthode de classement. Certaines regroupaient des histoires ou des événements politiques importants. D'autres représentaient ses peurs ou ses rêves, voire des scènes qu'il avait complètement inventées, mais qu'il trouvait rassurantes.

Les grottes les plus nombreuses étaient celles consacrées à ses amis : Taeuber, Mondrian, Van Doesburg, même Sophie et moi avions notre place quelque part.

Le seul point commun entre tous ces objets était d'être des choses que Kurt avait vécues. Quand venait le temps d'expliquer l'ensemble, tout ce qu'il pouvait faire, c'était donc d'énumérer une marée d'évènements sans aucun lien les uns avec les autres. Leur donner une direction précise était impossible, car cela aurait impliqué de les filtrer d'une manière ou d'une autre, et ici on ne laissait rien derrière.

Parfois, il interrompait sa visite guidée pour nous lire des poèmes. Ceux-ci étaient incompréhensibles, autant que le reste.

J'adorais Kurt. Mais, je dois l'avouer, c'était un peu plus difficile dans ces moments-là. Il faisait tellement d'efforts pour qu'on voie *exactement* ce que lui voyait. Il ne pouvait pas accepter que, pour le reste du monde, les souvenirs qu'il chérissait n'étaient que des déchets.

Après près d'une demi-heure d'explications incessantes, j'étais sur le point de perdre mon calme. Kurt a alors pointé un éclat de verre qui scintillait sous la lumière. C'était le fond d'un verre à bière auquel il ne restait plus aucune paroi.

Il nous a raconté que, lors d'une soirée, Helma avait voulu se débarrasser d'un lourdaud en lui lançant le contenu de sa pinte. Cette dernière lui avait glissé des doigts et était tombée dans un pot de fleurs juste à côté avant de se fracasser au sol en milliers de morceaux. Seul le fond en était rescapé, et une rose jaune s'était déposée à l'intérieur.

Je me souvenais très bien de cette nuit-là. C'était la première fois où Sophie et moi nous étions parlé. C'est Kurt lui-même qui nous avait présentés. J'avais passé le lendemain matin à retirer de la vitre de mes semelles.

Kurt a pris l'éclat de verre dans ses mains pour nous montrer : au creux de ce dernier, la fleur était encore là, séchée et formant une spirale avec sa tige.

Là, j'ai compris de quoi il parlait.

Nous avons eu de la chance : la visite du Merzbau durait habituellement plus de quatre heures. Ce jour-là, après une heure et demie, Kurt s'est interrompu pour aller chercher de l'eau. Quand il est revenu, Helma lui a proposé d'arrêter pour aujourd'hui.

— Tu reprendras où tu en étais demain! lui a-t-elle dit en souriant.

Kurt nous a tous regardés, puis a acquiescé. On s'est préparés à remonter.

Juste à côté du trésor des Nibelungen, mon attention a été captée par un petit rideau cachant une ouverture. J'avais d'abord cru qu'il s'agissait d'une fenêtre. Mais ça n'aurait pas eu de sens à cette hauteur, c'était clairement une autre grotte.

Je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander ce qu'on trouvait dans celle-là.

— Celle-là? a répété Kurt. Je peux pas te montrer. C'est la grotte de Jean. Il y a juste lui qui peut comprendre.

Le reste de la soirée s'est déroulée sans trop de problèmes. Une fois au pub, on s'est mis à discuter des détails de l'exposition du lendemain.

J'ai passé un long moment à essayer d'expliquer mon prochain projet de livre illustré au serveur, sans succès.

— C'est l'histoire de deux êtres qui arrivent sur Terre pour détruire les anciennes citées et les remplacer par des nouvelles!

— D'accord. Ça, j'ai pigé. Mais pourquoi tous les bâtiments dans vos croquis sont des figures géométriques? Les gens ne comprendront jamais ce qu'ils regardent.

— Mais non! Au contraire! Si j'avais dessiné une vraie ville, le lecteur n'aurait vu que celle que je lui montre. Maintenant, parce que les formes sont simplifiées au maximum, il est obligé de *deviner*. Il s'en fait sa propre idée en étant forcé d'imaginer ce qu'on ne peut pas représenter!

— Et c'est qui vos « êtres » dans votre histoire?

— Deux carrés.

— *Ah ah! Classique!* a-t-on entendu Malévitch s'esclaffer dans le fond du bar.

— Vous avez du texte avec ça pour qu'on comprenne ce qui se passe au moins?

— Un peu. Mais je ne m'en sers pas vraiment pour dire des choses.

— C'est généralement ce qu'on fait avec les mots d'habitude, remarquez.

— Mais ça peut être tellement plus! Les gens devraient apprendre à regarder les mots par-delà leurs significations linguistiques. Une lettre, c'est bien plus que le son auquel on la rattache : la forme, la couleur, même la disposition des lignes dans l'espace, tout ça a une influence sur la perception du lecteur.

— Qu'est-ce que vous essayez de dire? que c'est joli?

— Pas seulement! Ça fait ressentir des émotions aussi. Par exemple, les lignes droites et parallèles donnent une impression d'ordre, de stabilité. Mais si on veut représenter le chaos, il vaut mieux mettre les phrases en diagonale ou les disperser sur la page. Ultimement, les mots pourraient ne rien dire et il y aurait quand même quelque chose à comprendre, juste par la déconstruction du texte. Un jour, j'aimerais pouvoir n'écrire qu'une seule lettre et réussir à faire saisir quelque chose au lecteur, simplement par l'organisation plastique de cette dernière.

Kurt, qui nous écoutait depuis tout ce temps, a alors brisé son silence :

— J'ai quelque chose qui ressemble à ça, moi!

C'était étrange de l'entendre. Ironiquement, dès que Kurt sortait du Merzbau, il ne parlait pas beaucoup.

— Ah oui? lui ai-je demandé. Qu'est-ce que c'est?

— Un grand E!

— Et les gens sont censés comprendre quoi en le regardant?

— Ce que je ressens!

— Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire... Il faut que l'espace soit capable d'exprimer une émotion. Là, si l'émotion c'est « ce que tu ressens », je ne suis pas sûr que ça fonctionne.

— C'est exactement comme tu viens de décrire, je t'assure!

— Ça ressemble à quoi?

— C'est comme une coupe dans laquelle se viderait ma tête pour ensuite aller se déverser dans celle des autres.

— C'est une coupe ou un E finalement?

— C'est aussi une colonne!

Je n'ai pas pu m'empêcher de soupirer.

Nous avons quitté le bar aux derniers moments d'obscurité. Vu notre état, le vernissage serait probablement retardé de quelques heures. Sophie a souligné que ce serait très avant-gardiste comme attitude d'arriver en retard à l'ouverture de notre propre exposition. Nous nous sommes laissé convaincre par l'argument.

Je dormais chez Sophie. Quant à Malévitch, il irait dormir chez les Schwitters. Nous nous sommes dit bonne nuit à un croisement. Nous étions déjà somnambules.

Sophie et moi sommes retournés chez les Schwitters en fin de matinée (j'ai menti : nous étions déjà au milieu de l'après-midi).

En arrivant là-bas, c'est un Malévitch aux yeux cernés que j'ai trouvé assis à la table de la cuisine en train de terminer son jus de pommes.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— Une fois revenu à la maison hier soir, Kurt a insisté pour continuer la visite du Merzbau. Il m'a tenu éveillé encore trois heures avant de me guider vers la chambre d'ami.

— Vous avez pu dormir un peu au moins?

— Helma, oui. Kurt, je ne sais pas. Il n'a pas donné de nouvelles de la matinée. Quant à moi, je me suis réveillé il y a vingt minutes.

— J'avais cru remarquer... Tu comptes finir de te rhabiller bientôt?

— Je fais ce que je peux! Mais il faut que je demande une chemise propre à Kurt.

— Il est clairement encore au sous-sol.

— Tu penses qu'il a dormi là?

— Ça ne serait pas la première fois. Sinon, pour tes bas, qu'est-ce qui se passe?

— M'en parle pas! Le deuxième est introuvable! J'ai retourné la chambre d'ami sens dessus dessous, aucune trace de lui!

— Je crois savoir où il est.

— Ah bon? Où ça?

— Suis-moi.

Nous avons pris l'escalier menant au sous-sol. Le Merzbau était complètement plongé dans le noir.

À côté des marches, j'ai aperçu un interrupteur. J'ai appuyé dessus et les lumières dissimulées dans les différentes grottes se sont toutes allumées d'un seul coup.

Kurt n'était pas visible, mais on l'entendait ronfler. En suivant le bruit, on a trouvé une échelle derrière l'une des colonnes qui menait vers une partie cachée de la structure. Kurt dormait là, sur une petite passerelle, entre des tubes de colle et des pots de peinture.

Je l'ai réveillé pour lui demander s'il pouvait montrer à Malévitch où était rendu son bas.

Kurt s'est levé péniblement avant de descendre l'escabeau. Il s'est dirigé vers une aile du Merzbau qui n'existait pas encore hier. Où avait-il trouvé l'espace pour installer cette section? Allez savoir. Mais, connaissant Kurt, il n'était pas impossible qu'il ait creusé directement dans les murs.

Ce nouveau lieu contenait plusieurs grottes qui n'étaient pas encore utilisées. Une seule pour l'instant avait son occupant. En effet, au-dessus de l'une d'entre elles, apparaissait maintenant le nom de Malévitch. Comme nous tous, il aurait dorénavant sa place dans la structure.

Parmi les divers objets déjà présents, le bas de Malévitch trônait sur un petit socle.

— Est-ce que je peux le ravoir? a demandé ce dernier.

— Non. a répondu Kurt.

Sophie Taeuber

Nous avons loué une maison ensemble sur l'île de Rügen.

Il y avait moi, mon Jean, Kurt, Helma, ainsi que le petit Ernst. La résidence était sur le bord de la plage et nous passions nos journées à jouer dans le sable.

Je crois que ça faisait du bien à Kurt de sortir de Hanovre un peu. Lui et Jean s'amusaient beaucoup à ramasser du bois flotté. Ils marchaient pendant parfois plusieurs heures avant de revenir avec les plus beaux morceaux que rejetait la mer. Pour Kurt, c'était un nouveau matériau. C'était un bois plus léger et moins carré que ce qu'on pouvait trouver au beau milieu des villes, il n'était pas habitué à manier des courbes aussi sinueuses.

Le soir, nous prenions leur butin et nous tentions de les assembler pour en faire des objets minimalement regardables. Une fois que chacun avait choisi ses morceaux, nous sortions la colle et la peinture, et nous commençons notre travail.

C'est Jean qui avait appris à Kurt à faire des collages (le premier essai de Kurt s'appelait d'ailleurs *Hans*¹). Les deux étaient toujours assis côte à côte et passaient la nuit à commenter leurs œuvres respectives. Ils s'influençaient à un point tel qu'il était parfois impossible de déterminer à qui appartenait chacun de leurs travaux.

Un matin, Jean a jeté un de ses assemblages et Kurt est allé dans la poubelle pour le récupérer.

— Qu'est-ce que tu veux faire avec cette malheureuse galette? lui a demandé Jean.

— Je transforme le haut en bas, colle un petit nez Merz dans le coin, et voilà.

Jean n'était pas convaincu, mais il l'a laissé faire. Kurt a réfléchi à son projet toute la journée. Quand le soir est arrivé, il a repris le collage en question et il a fait exactement comme il avait décrit. Et, en effet, le résultat fut magnifique. Jean s'en est presque voulu de ne pas avoir pensé à une chose aussi simple que de mettre l'œuvre à l'envers.

¹ Jean en allemand.

L'eau de la mer était froide. Nous évitions la plupart du temps de nous baigner. Il y avait néanmoins plusieurs bateaux de plaisance que nous pouvions louer à l'heure pour faire des excursions. Parfois, leur coque venait se briser sur les rochers près du rivage. Ces bateaux étaient alors abandonnés sur la plage où, au fil des marées, ils s'enfonçaient dans le sable et déperissaient.

Pour Kurt et Jean, ces épaves étaient de véritables merveilles. Les formes de leurs planches ne se trouvaient nulle part ailleurs et laissaient entendre des idées inédites. Il leur fallait toujours plus de pièces, ils étaient prêts à tout pour en avoir.

Peut-être même étaient-ils *trop* pressés : un jour, ils ont commencé à démanteler un bateau sans même se rendre compte que ce dernier avait simplement été mis au sec. Quand son propriétaire légitime s'est présenté, Kurt et Jean n'ont pas trop su quoi lui expliquer... Heureusement, les dégâts occasionnés étaient encore réparables. Les trois ont passé l'après-midi à rafistoler l'embarcation et, à la fin de la journée, les torts étaient pardonnés.

L'homme disait être en route vers un endroit qui s'appelait « Corbénic ». Quand on lui a demandé ce qu'on trouvait là-bas, il nous a répondu que c'était le lieu « où tous les rêves se réalisent. » Kurt s'est tout de suite attaché à lui. Il aimait particulièrement le fait qu'il baptisait ses objets. Il trainait un drapeau de la Seconde République espagnole qu'il surnommait Perceval. Quant à son bateau, il s'appelait Cidrolin.

Nous avons passé trois semaines dans la maison de Rügen à prendre des couleurs (ce qui n'est pas facile dans la mer Baltique). Durant tout notre séjour, Jean et moi n'avons pas cessé de parler à Kurt de notre excursion à Berlin l'automne prochain.

— Il faut que tu viennes nous voir! n'arrêtons-nous pas de lui dire. On ne sera plus très souvent au pays après ça. C'est peut-être la dernière occasion qu'on aura de faire quelque chose ensemble avant longtemps. Nous avons une soirée prévue avec des amis, tu peux te joindre à nous!

Nous savions qu'Helma allait être partie chez ses parents avec le petit durant la même période. Nous ne voulions pas que Kurt passe une semaine complète seul. Nous avions un peu peur de ce qu'il pourrait faire.

Le Merzbau continuait de grossir. Helma nous avait raconté que Kurt avait commencé à creuser des trous dans le plafond pour atteindre l'étage au-dessus.

Kurt craignait qu'il y ait des gens qui ne l'aient pas à notre soirée. Il connaissait déjà la majorité de nos amis, mais la plupart avaient rompu les ponts avec lui.

Pour beaucoup d'entre eux, c'était un simple concours de circonstances : ils ne lui parlaient plus parce que Hanovre est loin de Berlin et que Kurt ne passait plus par cette dernière très souvent.

D'autres cas étaient plus particuliers néanmoins.

Il y avait en effet un risque que George Grosz ou Richard Huelsenbeck soient présents. Kurt avait eu un ennui avec ces deux-là, il y a quelques années de cela. Depuis, il les évitait comme la peste.

Nous n'avons pas arrêté de lui dire que, même s'ils étaient là, tout se passerait bien. Kurt pourrait se contenter de ne pas leur adresser la parole, et ça réglerait le problème. Mais rien n'y faisait : la seule mention des deux hommes faisait tressauter la voix de Kurt. Il ne voulait rien entendre.

Vers la fin du séjour, j'ai tenté de le convaincre une dernière fois. Erant, Jean et Helma étaient partis faire une excursion en voilier et il ne restait que Kurt et moi à la maison.

— Tu pourrais leur prouver qu'ils s'étaient trompés sur toi! ai-je proposé. Tu as accompli tellement de choses. C'est clair qu'ils seront impressionnés!

J'ai aperçu une lueur au fond de ses yeux, j'ai continué :

— Tu es devenu un grand artiste Kurt. Tu as ta propre revue, tu fais des expositions, tu organises même des soirées mensuelles qui attirent toute l'avant-garde de Hanovre. Il faut leur montrer tout ça! Il faut que tu leur prouves que tu as réussi!

Un instant, j'ai cru qu'il allait accepter. C'était un faux mouvement. Kurt a reculé.

Il y a eu un moment de silence. Puis, j'ai ajouté en le pensant de tout mon cœur :

— J'aimerais beaucoup te voir là-bas.

C'est là qu'il a dit d'accord.

— Mais à une condition! a-t-il ajouté.

Il s'est dirigé vers sa chambre. Il en est revenu avec un étrange objet.

On aurait cru une toute petite montgolfière. Elle était en plâtre et toutes sortes de formes hétéroclites avaient été peintes ou gravées à sa surface. Au centre, les seuls contours reconnaissables étaient ceux d'un immense A. A pour amour, A pour admiration, A pour Arp, comme Jean et moi.

De l'autre côté de ce A, de minuscules trous avaient été percés sur la chose. Au creux de ces derniers, on distinguait des rouleaux de papier.

J'ai demandé à Kurt ce que c'était. Il m'a expliqué :

— Une boule à mots est une sculpture dans laquelle on enferme les plus belles phrases de ceux qu'on aime.

Tu avais souvent l'habitude de répéter les mêmes expressions, a-t-il continué. Je les trouvais jolies, alors j'ai voulu inventer une méthode pour les conserver. J'ai construit une archive en forme de tête, afin de préserver ce que les nôtres, inévitablement, perdront. Comme modèle, j'ai pris l'une de tes Têtes dada. J'adorais ses formes, j'espère avoir fait presque aussi bien.

Tu as toujours su mieux faire que nous dans tes travaux. Je sais que c'est toi qui as tout appris à Jean pour ses collages. J'espère vraiment qu'un jour les gens se rendront compte que tu étais la plus grande artiste de notre génération.

Sur des bouts de papier, j'ai écrit toutes mes phrases préférées de toi. Une à une, je les ai incrustées dans cette sculpture. Si tu veux les en sortir, il te faudra une pince à cils.

J'ai pris la boule dans mes mains, la chose faisait à peine le tiers de ma paume. Elle semblait si légère, si fragile.

Kurt a poursuivi :

— Le Grand E est presque terminé. Il n’y manque plus que quelques détails et, pour ça, j’ai besoin de nouveaux matériaux. J’aimerais beaucoup si tu pouvais donner des objets pour une petite grotte. Quelque chose d’envergure internationale, comme des billets de métro, des tickets de vestiaires, des cartes d’appel, des bulletins de vote et —surtout— des photos. Je veux des photos de tous ceux que j’aime, des membres de leur famille et de leurs collègues de travail.

Si je pouvais avoir des œuvres d’art, ce serait bien aussi. J’aurais voulu une de tes Têtes dada en échange de la mienne, ou une de tes magnifiques marionnettes. N’importe quoi, pourvu que ce soit un objet auquel tu t’attaches, et auquel je pourrais m’accrocher à mon tour.

J’ai réfléchi un instant et je lui ai demandé :

— Si je te donne un objet qui est près de mon cœur, tu vas venir à la fête de nos amis?

En silence, il a acquiescé. J’ai tout de suite su ce que j’allais lui donner.

Je suis montée dans ma chambre. J’ai ouvert mes bagages et j’ai fouillé parmi mes vêtements. Quand j’ai trouvé ce que je cherchais, je n’ai pas pu m’empêcher de rire un peu. J’espérais que Kurt ne m’ait pas entendue, ça aurait gâché la surprise.

Je suis redescendue en cachant l’objet derrière mon dos. Je lui ai demandé de fermer les yeux. Comme convenu, je lui ai donné quelque chose qui avait souvent été très proche de mon cœur : l’un de mes soutiens-gorges.

J’ai éclaté de rire dès que Kurt a ouvert ses paupières. Aussi, je n’ai pas tout de suite été consciente de sa réaction. Ses yeux ont pris une teinte trouble pendant que ses lèvres s’affaissaient. Je me suis confondue en excuses dès que j’ai réalisé sa gêne. Pour moi, ce n’était qu’une blague, le but n’était pas de le rendre mal à l’aise.

Il s’est alors passé autre chose d’encore plus inattendu : c’est *lui* qui, à son tour, a commencé à s’excuser.

Je n’ai pas tout de suite compris. Pourquoi me demandait-il de lui pardonner son attitude? Il n’en avait pas besoin. Il ne m’avait rien fait.

Il s'est mis à m'expliquer qu'il souhaitait que les gens agissent plus souvent avec lui comme je venais de le faire. Il ne fallait pas se fier à sa réaction : il aimait qu'on « s'en permette plus » avec lui, mais il n'arrivait pas à l'exprimer.

Son propre malaise le dérangeait. Il savait que c'était ce qui faisait en sorte qu'il avait l'air distant, mais il était coincé avec. Il ne parvenait pas à s'en débarrasser. Il aurait voulu qu'on l'aide. Si on le forçait suffisamment souvent à sortir de la zone de confort où il était prisonnier, peut-être alors sa timidité le laisserait-elle enfin tranquille.

Je lui ai promis que nous allions essayer de l'aider.

— À Berlin? a-t-il demandé.

— Oui, à Berlin.

Jean et moi sommes partis le lendemain matin. De retour à Paris, une lettre de Kurt nous attendait déjà à l'appartement.

Il se disait très heureux d'avoir pu partager la maison avec nous durant les vacances. Il me remerciait pour les conseils sur la géométrie de ses collages et nous confiait qu'il avait très hâte de nous revoir à la fête dans quelques mois.

Pour Jean, il y avait également une deuxième page sur laquelle était inscrit un poème. Les deux avaient pris l'habitude de s'en écrire depuis un certain temps déjà.

— J'ai toujours un peu peur lorsque je lui en fais un, m'avouait parfois Jean. Souvent, j'ai même l'impression que c'est quelque chose de mal. Mais, pour Kurt, je suis prêt à faire un effort.

Je trouve ça bien que les hommes s'écrivent des poèmes, moi. Mais eux ne l'accepteront pas. Pas avant qu'ils soient tous forcés de le faire.

Kurt

Je suis arrivé à Berlin le 15, quelques heures avant l'évènement.

Je n'avais pas eu de nouvelles de Sophie et Jean depuis leur dernière lettre. Mais j'avais l'heure et le lieu où j'étais censé me présenter. Donc, il n'y avait pas de problème.

Durant les jours précédant mon départ, j'ai fouillé dans toutes les cavernes du Merzbau pour en sortir les objets les plus précieux.

Autour d'une de mes jambes et sous le bas de mon pantalon, j'ai enroulé les meilleurs exemplaires de la revue Merz, le magazine que j'avais fondé pour parler de mon art. Autour de l'autre, j'ai placé diverses affiches que j'avais réalisées pour des évènements culturels d'envergures ou pour des entreprises prestigieuses. Dans les poches latérales de mon manteau, j'ai enfoui plusieurs bouts de bois que je trouvais jolis pour les donner à Jean et Sophie. Et enfin, dans la poche intérieure, j'ai caché la clé de Hanovre que le maire m'avait remise afin de me remercier pour un de mes contrats avec lui.

J'avais tellement hâte de revenir à Berlin pour montrer à tout le monde l'être formidable que j'étais devenu. Tant pis s'il fait toujours froid dans cette ville. Car, ce soir, je leur prouverai ce que je mérite. Je leur sortirai chacun de ces objets et leur expliquerai tout ce que j'ai accompli.

Et je leur parlerai d'Helma, de comment elle valait mieux qu'eux tous et d'à quel point, avec elle, rien ne pouvait m'arrêter.

Je suis arrivé à la soirée aux alentours de neuf heures. Avec plaisir, je me suis présenté à l'accueil et j'ai payé mon entrée. J'ai reconnu les visages des deux personnes qui s'occupaient des vestiaires. Elles m'ont reconnu aussi, elles étaient même « surprises » de me voir. C'était merveilleux. Je leur ai dit que j'allais garder mon manteau et elles m'ont demandé si j'étais sûr, car il semblait lourd. J'ai rajouté oui d'un ton déterminé.

J'ai eu un moment d'euphorie dans le bar en constatant que tout le monde était là. À chaque table, il y avait un groupe différent en train de fêter. C'était les mêmes groupes qu'à l'époque. C'était exactement comme dans le temps. Exactement.

J'ai essayé de me joindre à la conversation d'une des tables... puis, à celle d'une autre... j'ai dit bonjour, on ne m'a pas répondu. On a demandé mon nom, parce qu'on « l'a sur le bout de la langue, mais qu'on n'arrive plus à s'en souvenir. » J'ai sorti quelques-unes de mes revues et des morceaux de bois pour les montrer et on a commencé à rire de moi.

J'ai entrepris d'expliquer ce que je faisais, mais il me manquait des objets et on ne m'écoutait pas. Dès que j'entrais dans les détails de mes histoires, on m'interrompait.

On s'est mis à faire semblant que je n'étais pas là en espérant que je m'en aille et je me suis retrouvé debout, au milieu des tables. Personne ne voulait me parler et, plus j'étais seul longtemps, plus j'avais peur d'aborder les autres. Je me suis senti quitter mon corps. J'étais en train d'assister à ma propre humiliation et je n'arrivais plus à faire quoi que ce soit.

Où sont Jean et Sophie?

La question a commencé à se répéter dans ma tête. Pourquoi ils ne sont pas dans le bar? Ils avaient promis qu'ils seraient là, qu'ils m'aideraient si ça n'allait pas. C'était le genre de chose qui ne devait plus se produire. Plus jamais.

Il fallait que je sorte de cette situation. J'ai aperçu un homme accoté au bar, nos regards se sont croisés et il a dit mon nom. J'ai foncé vers lui sans réfléchir.

C'était Huelsenbeck.

Il a commencé à me rappeler en s'esclaffant la fois où il m'avait encouragé à me lacérer les bras avec un couteau. Je ne savais pas trop quoi faire. J'avais envie de partir, mais il n'y avait personne autour.

Je me suis mis à rire, parce que je ne pouvais pas lui montrer à quel point ce qu'il me disait m'affectait. Il fallait que je lui fasse croire que j'étais heureux.

Je lui ai dit que j'étais content de le voir. Ses copains sont arrivés. Ils ont commencé à parler ensemble. Je ne savais plus quoi dire d'autre.

J'ai trouvé une table où il n'y avait personne et je me suis assis. Pour prouver aux gens qui m'entouraient que je n'étais pas seul, à chaque fois que quelqu'un venait me demander une des chaises vides autour de moi, je lui répondais que j'attendais des amis. Toutes les cinq minutes, je tendais le cou pour vérifier si Jean et Sophie n'étaient pas arrivés.

Ils devraient être là d'une minute à l'autre.

Après plus d'une heure, j'ai finalement retrouvé espoir. À côté du vestiaire, je l'ai aperçu : Jean était là, en train de donner son manteau à l'un des préposés.

Je n'ai pas pu m'empêcher de crier son nom : « Jean! » J'ai senti quelques personnes autour de moi sursauter, mais toute mon attention était portée sur lui. Il a cherché des yeux qui l'avait appelé.

Puis, son regard est tombé sur le mien, et il a brusquement tourné la tête.

J'ai dit son nom une deuxième fois et je l'ai vu se diriger vers une autre table dans le fond de la salle. Il a fait un détour pour ne pas s'approcher de moi.

Merzbau

Je me suis enfermé.

De retour chez moi, j'ai sorti les meubles et les accessoires, tout ce qui ne me rappelait rien. Dans la cuisine, j'ai arraché les cabinets pour faire de la place aux tableaux et, dans la chambre, j'ai démonté le lit pour me servir du bois pour d'autres constructions. Une fois le ménage terminé, j'ai verrouillé la porte, j'ai blanchi toutes les fenêtres et j'ai congédié les locataires de l'étage du dessus pour ne plus entendre personne.

J'ai sorti mes pots de colle, mes clous et mes pinceaux, et le travail a commencé. Il n'était plus question de repos. Progressivement, je me suis entraîné à réduire mes heures de sommeil. De huit heures par nuit, je suis descendu à sept, puis six, puis cinq. Désormais, dès mon réveil, tout ce que je faisais, c'était construire sans jamais m'arrêter. Ça n'existait plus des moments sans rien. Il fallait toujours qu'il se passe quelque chose.

Les colonnes du sous-sol se sont mises à grossir de manière exponentielle. Elles ont d'abord percé l'étage au-dessus, puis l'autre plus haut.

J'ai fouillé dans mes vieilles boîtes. J'ai pris mes vieux dessins et mes vieux textes, et je les ai mis avec tout le reste. J'ai arraché des morceaux du plancher pour consolider de nouvelles structures.

Les constructions les plus récentes ont commencé à recouvrir les plus anciennes. Une à une, les grottes sont disparues sous le plâtre et les litres de peinture.

À leur place ont émergé des formes telles qu'on n'en avait jamais vu : des cônes dorés, des vagues noires et rouges, des spirales de toutes les couleurs, et des milliards de lignes. Chacune de ces figures s'est mise à envahir les territoires qui l'entouraient jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espace.

Le grand E a continué de prendre de l'expansion. Les murs de part et d'autre de celui-ci se sont mis à craquer et des mots ont commencé à en sortir. C'était des mots qui ne voulaient

rien dire, ils étaient constitués de lettres imprononçables. Ces dernières étaient en fait plus que des lettres : elles étaient maintenant des icônes, des reines.

Un à un, les murs se sont effondrés. Au départ, il n'y avait rien de l'autre côté. Mais les objets, en trop grande quantité dans la structure, ont commencé à se déverser à l'extérieur pour former un sol. Sur ces nouvelles terres, d'autres tours ont poussé, si hautes que les comètes s'y heurtaient. Des ponts ont été élevés dans le ciel pour relier les constructions. Des rues ont commencé à apparaître, puis des maisons.

C'était la plus grande ville du monde, un lieu où des musiques nous suivaient partout où on allait. Il y avait des cathédrales sans dieux où les gens dansaient jusqu'à mourir et d'immenses lits où les amis venaient dormir ensemble. C'était un endroit où personne n'était laissé seul. C'était un endroit où tous étaient heureux.

Helma

La maison était plongée dans le noir quand je suis rentrée.

À tâtons, j'ai cherché l'interrupteur, mais plus aucune ampoule ne marchait. J'ai sorti les allumettes de ma poche et j'en ai brûlé une pour m'orienter.

Je ne reconnaissais plus aucune pièce. Le bâtiment était devenu un gigantesque labyrinthe aux corridors sinueux. Il m'a fallu près d'une demi-heure juste pour retrouver l'escalier qui menait à la cave. Mes réserves de feu s'épuisaient.

La poussière était en train de regagner ses droits. Mes pieds ont failli glisser à plusieurs reprises sur les couches grises qui couvraient le sol. J'ai crié ton nom, mais tu ne répondais pas.

La dernière allumette s'est éteinte et mes yeux se sont tranquillement habitués à la noirceur. C'est là que je l'ai aperçue : la seule lumière encore fonctionnelle dans toute la construction. Elle était cachée derrière une colonne et éclairait un escabeau.

Arrivée en haut, j'ai grimpé sur une plateforme. J'ai reconnu notre oreiller ainsi que notre couverture. Dans un coin de celle-ci, tes petits cheveux bouclés dépassaient. Doucement, je les ai caressés. Tu étais toujours tellement beau quand tu dormais.

— Tu as bien avancé ta construction! t'ai-je dit. Est-ce que tu penses avoir fini bientôt?

— Elle ne sera jamais terminée. Elle doit être réactualisée à chaque instant, car les choses ne cessent jamais de changer.

— Moi, j'aime bien comment c'est maintenant en tout cas. Après presque vingt ans de travail, je crois que tu as enfin réussi à inventer ton propre style. Dans chaque forme, dans chaque couleur, on voit un peu de toi.

J'ai pris une grande respiration.

— Il va falloir y aller, Kurt.

Tu t'es retourné vers moi. J'ai continué.

— Ça devient dangereux pour toi de rester ici. On a essayé de retarder le moment le plus longtemps possible, mais il y a des gens qui te veulent du mal. Si on ne part pas maintenant, ils vont venir te chercher.

— Mais... on va pouvoir revenir, hein?

— Non, je ne crois pas.

Ta tête s'est rapprochée de mon bras. Tu as commencé à pleurer.

Tu ne faisais jamais ça devant moi. D'habitude, tu te cachais.

Puis, il s'est passé quelque chose de magique : pour la première fois depuis des années, le système électrique qui habitait la structure s'est remis à fonctionner et toutes les lumières du Merzbau se sont allumées d'un coup.

L'immensité de la construction nous est apparue, inquiétante et magnifique. C'est alors que nous avons compris combien nous étions petits.

— J'ai peur, as-tu dit.

— Il ne faut vraiment pas, t'ai-je répondu. Tu nous élèveras une nouvelle maison dans notre imagination, et nous nous y installerons.

Épilogue

En 1937, face aux menaces du gouvernement allemand, Kurt Schwitters se voit contraint de quitter Hanovre pour la Norvège.

Dès son arrivée à sa nouvelle résidence de Lysaker, il entreprend l'élaboration d'un deuxième Merzbau. En témoignent de nombreuses lettres de l'artiste dans lesquelles il demande à ses amis à travers le monde de lui envoyer divers objets. La construction en question est une petite bâtisse de pierres et de bois possédant une fenêtre pointée en direction de Hanovre.

Ses étés, Kurt les passe sur l'île de Hjertoy, où il peint des paysages comme il a appris à les faire lors de ses études à l'Académie des arts. Un autre Merzbau croît aussi là-bas. Moins imposant que ses prédécesseurs, il n'en garde pas moins les mêmes formes : composé de deux pièces, on trouve au centre une sculpture principale à laquelle vont se rattacher les murs avoisinants dans des angles irréguliers.

L'avancée des troupes allemandes force les Schwitters à quitter la Norvège en 1940. Kurt et Ernst fuient vers l'Angleterre. Helma reste coincée de l'autre côté de la ligne de front. Elle meurt en 1944. Elle et Kurt ne se reverront jamais.

À cause de leur nationalité allemande, le père et le fils sont arrêtés par les autorités britanniques. Kurt et Ernst Schwitters passent près d'un an dans un camp de prisonniers sur l'île de Man. Des témoignages de l'époque nous rapportent que, même ici (et malgré le peu de matériaux à sa disposition), Kurt trouve le moyen de commencer une autre construction avec du porridge, du fromage et des objets volés à divers pensionnaires.

Kurt est libéré en 1941 et vit quelques années à Londres avant de s'installer dans le nord de l'Angleterre. En 1943, il apprend que le Merzbau de Hanovre a été touché par un bombardement. Une lettre d'un ami en 1946 lui fait miroiter un instant l'espoir que certaines parties soient encore récupérables, mais une deuxième quelques semaines plus tard met un terme à ses rêves : il vaut probablement mieux que Kurt ne voie pas ce qu'il en reste...

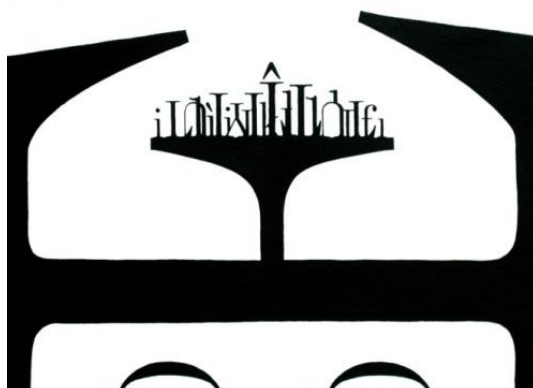
Nous sommes en 1947. Kurt a soixante ans. Il songe un moment à retourner en Norvège pour y retrouver les deux Merzbaus qu'il a laissés là-bas, mais les médecins le lui interdisent (il crache du sang). Sa santé est désormais trop fragile pour entreprendre quelque voyage que ce soit.

Il reste dans la campagne anglaise, dans les environs d'Elterwater. C'est ici que prendra place sa dernière construction : le Merzbarn.

Après s'être lié d'amitié avec Harry Pierce, celui-ci lui donne accès à une cabane derrière sa résidence principale. Cette mesure est souvent sujette aux intempéries : la toiture est traversée par l'eau durant les pluies et on ne peut pas y travailler pendant les journées de grand froid. Mais Kurt ne se laisse pas arrêter pour autant. Dans ce qui deviendra la dernière œuvre de l'artiste (ainsi que le seul des quatre Merzbaus à avoir survécu jusqu'à notre époque), Kurt fait preuve d'une inventivité qu'on ne lui avait plus vue depuis plusieurs années. Les murs sont recouverts de plâtre, des objets étranges apparaissent, comme une roue de charrette ou un œuf en porcelaine, des créations géométriques aux courbes douces se mettent progressivement à peupler la structure, des sculptures sont construites et Kurt parle même d'installer de nouvelles grottes.

Kurt Schwitters est mort le 8 janvier 1948.

J'essaie de croire qu'il était heureux.



La rédaction de tout récit historique ne peut se faire sans un minimum de recherche préalable.
Pour cet ouvrage, les sources suivantes ont été consultées :

BAILLY, Jean-Christophe. *Kurt Schwitters*, Paris, F. Hazan, 1993, 191 p.

BURNS GAMARD, Elizabeth. *Kurt Schwitters' Merzbau: The Cathedral of Erotic Misery*, New York, Princeton Architectural Press, 2000, 196 p.

LAFONTAINE, Diane. *Le collage à travers l'œuvre du Merzbau de Kurt Schwitters*, Montréal, McGill, 1998, 236 p.

LECLANCHE-BOULÉ, Claude. *Le constructivisme russe: typographies et photomontages*, Paris, Flammarion, 1991, 173 p.

LEMOINE, Serge (dir. publ.). *Kurt Schwitters catalogue*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1994, 397 p.

LISSITZKY, Lazar. *Les 2 carrés*, Paris, Les trois ours, 2013 (1922), 23 p.

PARENT, Aurélie. *Résurgences de la tradition des icônes orthodoxes russes dans l'œuvre Carré blanc sur fond blanc (1918) de Kasimir Malévitch : structure de l'invisible*, Montréal, UQAM, 2012, 117 p.

SCHWITTERS, Kurt. *Merz écrits*, Paris, Gérard Lebovici, 1990, 406 p.

TAEUBER-ARP, Sophie. *Sophie Taeuber*, Paris, Paris musées, 1989, 143 p.

WEBSTER, Gwendolen. *Kurt Schwitters' Merzbau*, Milton Keynes, Open University, 2007, 420 p.

Enfin, pour me prouver que mes études ont servi à quelque chose, voici la liste des cours que j'ai suivis qui ont contribué de près ou de loin à l'élaboration de ce travail. Un merci particulier à chacune des professeures qui ont donné ces cours :

Dada et surréalisme (HAR4515) – Marianne Cloutier

Les avant-gardes russes (HAR4510) – Annie Gérin

Paradigmes et enjeux des arts au XXe siècle I (FAM1500) – Lorella Abenavoli



Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2019
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN 978-2-9817581-2-5